

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2001)
Heft: 57

Artikel: Voyager dans La Nouvelle Héloïse
Autor: Goubier-Robert, Geneviève
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080285>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VOYAGER DANS *LA NOUVELLE HÉLOÏSE*

«Vous voulez», écrit Rousseau au maréchal de Luxembourg lors de son séjour à Môtiers, «que je vous décrive le pays que j'habite? mais comment faire? Je ne sais voir qu'autant que je suis ému; les objets indifférents sont nuls à mes yeux; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite, et quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous?»¹ C'est pourtant ce voyageur sentimental et cet observateur sélectif que Claude Lévi-Strauss salue comme «le fondateur des sciences humaines», l'initiateur de l'anthropologie et de l'ethnologie modernes. La démarche cognitive s'y reconnaît auto-réflexive, conduite par un homme qui «ne se contente plus de connaître» et qui «tout en connaissant davantage, [...] se voit lui-même connaissant [...]», l'objet véritable de sa recherche devient un peu plus, chaque jour, ce couple indissoluble formé par une humanité qui transforme le monde et qui se transforme elle-même au cours de ses opérations². Le lien entre ces deux pensées a fait l'objet de nombreuses études, dont l'aspect critique, ainsi que le rappelle Béatrice Wagaman, concerne «la manière commune au philosophe et à l'anthropologue de raisonner à partir de présuppositions qui correspondent à leurs attentes plutôt qu'aux données tirées de la réalité concrète³».

¹ Rousseau, *Lettres sur la Suisse*, texte établi et présenté par Frédéric S. Eigeldinger, Paris-Genève, Slatkine, Fleuron, 1997. Cette lettre au maréchal de Luxembourg, écrite à Môtiers, est datée du 20 janvier 1763. Rousseau y insiste sur la correspondance entre le spectacle et le spectateur: «Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes mêmes, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde: mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contemplant» (p. 25).

² Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1971, p. 394.

³ Béatrice Wagaman, «Imaginaire rousseauiste, utopie tahitienne et réalité révolutionnaire», *R.H.L.F.*, mars-avril 1997, p. 221. Parmi les détracteurs de Lévi-Strauss, l'auteur de cette étude cite Edmund Leach (*Claude Lévi-Strauss*, London, Fontana, 1970) et David Pace (*Claude Lévi-Strauss, the Bearer of ashes*, Boston, Routledge & Kegan Paul, 1983).

Rousseau ne mésestime cependant pas l'impact de la médiation et des préjugés de l'observateur, qui, sauf cas exceptionnels⁴, jette un évident discrédit sur la fiabilité du récit de voyage. «J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages», écrit-il dans l'*Émile*, «et je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple⁵.» En dépit de cette défiance affichée envers les comptes rendus des voyageurs, Rousseau délègue à Saint-Preux, et accessoirement à Édouard et Claire, le rôle d'*homo viator* dans *La Nouvelle Héloïse*. Récits faits sur le vif ou *a posteriori*, récits détaillés ou abrégés se succèdent ainsi dans le roman. Si «nos relations se rapportent toujours plus à nous qu'aux choses⁶», celles-ci s'apparentent davantage à des impressions qu'à des observations. A quelle logique obéissent les récits de *La Nouvelle Héloïse*? Même si l'intention didactique s'impose, il importe d'en définir la finalité. Puisque «voyager pour s'instruire est encore un objet trop vague» et que «l'instruction qui n'a pas un but déterminé n'est rien⁷», quelle est ici la nature fixée de l'enseignement?

Il convient vraisemblablement de la chercher dans la philosophie politique de Rousseau, telle qu'elle est exposée dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Ces pseudo-récits de voyage, qui détournent le genre de sa finalité première, établissent le soubassement de l'anthropologie rousseauiste. A la fois spéculative et inductive, celle-ci repose sur deux démarches complémentaires: d'une part une anthropologie morale, sorte d'anthropogenèse qui s'intéresse au Valais, à Paris et à Genève, et d'autre part une ethnologie politique, critique de l'ethnocentrisme européen appliquée au tour du monde de Saint-Preux.

⁴ Ces cas exceptionnels sont des voyageurs rêvés et d'une qualité intellectuelle rare. Évoqués dans la note X du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, ce sont Montesquieu, Buffon, Diderot, Duclos, d'Alembert, Condillac ou «des hommes de cette trempe». (OC III, p. 213).

⁵ *Émile*, OC IV, p. 827.

⁶ *Lettres sur la Suisse*, op. cit., p. 26.

⁷ *Émile*, OC IV, p. 832.

Une anthropologie morale

Dans l'*Émile*, Rousseau fixe deux finalités cognitives au voyageur: trouver sa terre d'élection⁸ et parfaire sa connaissance des institutions politiques⁹. Les divers déplacements effectués par Saint-Preux ou Claire répondent à cette double exigence, leur asile rêvé étant bien sûr le domaine de Clarens. Voyageur contraint, Saint-Preux s'éloigne le plus souvent à la demande explicite ou implicite de Julie, habité par un désespoir amoureux quasi existentiel, qui transforme le voyage en divertissement pascalien. Les encadrements sentimentaux des récits de voyage attestent de la nature thérapeutique du déplacement. Cependant, si l'aventure intérieure reste déterminante dans les motivations et la faculté de réception de l'observateur, ce n'est pas seulement à une phénoménologie du voyage que nous convie Rousseau. Certains récits de voyage sont éludés, tel celui entrepris en Italie par Saint-Preux et Édouard. Aucun pittoresque, dans ce classique de l'époque qu'est le voyage d'Italie, ne détourne de l'événement constitué par les péripéties de l'hypothétique mariage du lord anglais avec une courtisane vertueuse: «Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant¹⁰», écrit Saint-Preux sur la route. Ici, comme en d'autres endroits, Rousseau se refuse à utiliser les ressources du genre: aucune description de la faune ou de la flore, des lieux et des habitants, aucun véritable journal de voyage. D'autres déplacements et d'autres séjours sont pourtant minutieusement décrits: le Valais, Paris et Genève. S'il se révèle patent que Rousseau ne

⁸ «Il est utile à l'homme de connaître tous les lieux où l'on peut vivre afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisait à lui-même, il ne lui importeraient de connaître que le pays qui peut le nourrir» (*Émile*, OC IV, p. 831).

⁹ «[...] je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés et continués dans cette vue, Émile n'en revient pas versé dans toutes les matières de gouvernement, de mœurs publiques, et de maximes d'État de toute espèce, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus l'un d'intelligence et l'autre de jugement» (*Émile*, OC IV, p. 836).

¹⁰ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 618. Le seul événement du voyage jusqu'en Italie est le songe funeste de Saint-Preux, qui voit Julie morte et décide de revenir à Clarens pour constater l'irréalité de son cauchemar.

cherche pas à exploiter le didactisme attaché à l'évocation des lieux étrangers, pourquoi cette attention portée à des régions ou des capitales bien connues?

Le Valais, Paris et Genève peuvent s'appréhender comme trois moments de l'histoire de l'humanité, telle que Rousseau l'évoque dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Ces étapes romanesques se confondent avec des étapes de l'anthropogenèse élaborée par Rousseau, dont elles sont de frappantes illustrations. Le lecteur voit ainsi convoquer, dans sa contemporanéité, divers stades de sa diachronie: époque de la transition entre deux âges dans le Valais et à Genève ou époque de la corruption installée à Paris. Confronté à cet évolutionnisme déceptif, le lecteur de *La Nouvelle Héloïse* rencontre tout le malheur de sa condition, déjà contenu dans l'apostrophe de l'incipit du *Discours sur l'inégalité*:

Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudrait s'arrêter; tu chercheras l'âge auquel tu désirerais que ton Espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton État présent, par des raisons qui annoncent à ta Postérité malheureuse de plus grands mécontentements encore, peut-être voudrais-tu pouvoir rétrograder; et ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers aïeux, la critique de tes contemporains, et l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi¹¹.

Cet âge heureux, auquel l'homme pourrait souhaiter que se fût arrêtée son histoire, Saint-Preux en trouve une configuration dans le Valais. Cette Suisse anthropologiquement édénique, évoquée dans la lettre 23 de la 1^{ère} partie, resurgit en janvier 1763, dans la description du pays de Môtiers adressée au maréchal de Luxembourg. Même si Rousseau constate, depuis 1758, une évolution négative dans cette région à l'écart mais non à l'abri du déferlement de l'Histoire, il l'attribue autant à son état d'esprit qu'aux premières atteintes de la corruption. Heureux Montagnons, dont la société toutefois, ainsi que le remarque Frédéric S. Eigeldinger, «répond plus à l'idéal de l'âge d'or qu'à celui de la société civile¹²». Dans le *Discours sur l'inégalité*, Rousseau attribue le

¹¹ *Discours sur l'origine de l'inégalité*, OC III, p. 133.

¹² Frédéric S. Eigeldinger, «Les Montagnons: un archétype social», dans *La Ville s'étend sur tout le pays*, actes du colloque «Rousseau, Neuchâtel et l'Europe»,

passage de l'état de nature à l'état social aux effets de la sédentarisation. Les pasteurs deviennent agriculteurs et la prise de possession du sol fonde une société de type patriarchal. Les Montagnons correspondent à ce moment idéalisé de l'Histoire, à cette «vision archaïsante¹³» qui offre l'image d'un gouvernement garantissant le respect des libertés individuelles. Les Valaisans que rencontre Saint-Preux se distinguent par des dons naturels restés intacts, patents dans leur «simplicité», leur «égalité d'âme» et leur «paisible tranquillité¹⁴». Peuple sage et rustique, les Montagnons, innocents à l'image de l'air pur de leurs montagnes, forment une communauté patriarcale: si maîtres et domestiques mangent assis à la même table, les femmes, maîtresses ou servantes, sont invitées à rester debout et à assurer le service des hommes qui se restaurent. Et si Saint-Preux est gêné par ce qu'il nomme une «incongruité¹⁵», son trouble tient essentiellement à la «figure des Valaisanes», toutes si avenantes que «des servantes mêmes rendraient leurs services embarrassants». Riches grâce à une économie agricole qui ignore la division et la répartition du travail, les Valaisans jouissent d'une aisance qui ne doit rien à l'abondance du numéraire. Pour préserver leur vraie richesse, assurée par le travail et la modération, ils dédaignent l'argent et refusent d'exploiter les mines d'or de leur région. Wolmar tentera de reproduire partiellement à Clarens cette économie autarcique et protectionniste, idéalisée et mythique: «les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux¹⁶.» L'idéale adéquation du travail et du plaisir caractérise le siècle d'or, «temps mythique durant lequel», écrit Marc Eigeldinger¹⁷, «l'humanité connaît la

édités par Frédéric S. Eigeldinger et Roland Kaehr, Association Jean-Jacques Rousseau, Neuchâtel, 1993, p. 78.

¹³ Frédéric S. Eigeldinger, *op. cit.*, p. 80.

¹⁴ *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 80.

¹⁵ *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 82.

¹⁶ *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 80.

¹⁷ Marc Eigeldinger, *Jean-Jacques Rousseau, univers mythique et cohérence*, Neuchâtel, La Baconnière, 1978, p. 100.

plénitude de l'harmonie et du bonheur, découvre son assiette dans la complémentarité du repos et du mouvement, de l'oisiveté et de l'action». Il ne manque aux Valaisans que le principe d'économie pratique, constaté dans le pays de Môtiers, selon lequel chaque Montagnon construit seul sa maison, dans le rejet de la division du travail, signe de l'orée de la société civile: «[...] tant que [les hommes] ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire [...] ils vécurent libres, sains, bons, et heureux [...]; mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre [...] l'égalité disparut¹⁸.» Valaisans et Montagnons présentent l'archétype d'une vie heureuse, issue du souvenir mythique de l'âge d'or et des prestiges de l'imagination. Saint-Preux reconnaît la vanité de ces délires spéculatifs, quand il conclut ainsi sa lettre: «Hélas! j'étais heureux dans mes chimères: mon bonheur fuit avec elles¹⁹.» Marc Eigeldinger remarque que «la vision que Rousseau suggère des peuples montagnon et valaisan est à coup sûr embellie, idéalisée par l'imagination mémoriale. Elle entraîne le lecteur dans un temps et un espace mythiques, peints selon les couleurs de l'âge d'or, en fonction d'une nostalgie intime et d'une tradition poétique²⁰».

Une anthropogenèse speculative et inductive

Cependant, comme les Montagnons, les Valaisans sont menacés par la perfectibilité de l'espèce et par l'évolution irréversible des sociétés humaines. Les Valaisans ont beau invoquer des justifications pseudo-morales²¹, ils n'en rançonnent pas moins les voyageurs qui empruntent leurs vallées. Protégés du luxe par l'élévation et l'enneigement de leurs montagnes, les Valaisans demeurent toutefois vulnérables et exposés dans les lieux de

¹⁸ *Discours sur l'origine de l'inégalité*, *OC* III, p. 171.

¹⁹ *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 84.

²⁰ *Jean-Jacques Rousseau, univers mythique et cohérence*, *op. cit.*, p. 114.

²¹ *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 80. « Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négocie et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit et nous les traitons comme ils traitent les autres [...].»

circulation que sont les vallées. L'introduction du numéraire signe la chronique de la mort annoncée de l'âge d'or, bientôt perdu par la collectivité avant d'en être totalement ignoré. La perfectibilité de la nature humaine allant de pair avec son imperfection inhérente, l'inégalité s'installera sous peu et les Valaisans, comme les autres Suisses, se vendront pour de l'or. Rousseau constate cette triste évolution, à la fois affligeante et ridicule, lors de son séjour chez les Montagnons, qui «portent sous leurs sapins tous les pompons du Palais-Royal» et qu'il voit «revenir de faire leurs foins en petite veste à falbala de mousseline²²». Même menacé, le Valais séduit cependant la sensibilité rousseauiste, l'arrache à un scepticisme désabusé et la conforte dans l'espérance d'un âge d'or retrouvé au sein d'une communauté choisie comme sera celle de la maison des Wolmar.

Certes, Rousseau connaît peu le Valais, si ce n'est le Haut-Valais qu'il traversa à son retour de Venise en 1744. La vision idéale et idéalisée qu'il en donne est bien éloignée de celle de d'Alembert. Dans l'article «Crétin» de l'*Encyclopédie*, celui-ci explique que l'on donne ce nom «à une espèce d'hommes qui naissent dans le Valais en assez grande quantité, et surtout à Sion leur capitale. [...] ils sont incapables d'idées [...], ils s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce et leur imbécillité les empêche d'y voir un crime». Il est vrai que d'Alembert admet volontiers que tous les Valaisans ne naissent pas crétins, mais que la région, pourtant célébrée par Rousseau pour sa salubrité remarquable, produit nombre de ces dégénérés, à cause de la mauvaise qualité des eaux, génératrices de goitres. La divergence entre la réalité insalubre dénoncée par d'Alembert et le tableau édénique qu'en brosse Saint-Preux met en évidence la démarche spéculative et inductive de Rousseau. Il faut que le Valais soit ainsi, parce que son existence ainsi définie s'impose comme une nécessité dans l'imagination et la spéulation rousseauistes. L'anthropologie rousseauiste se révèle être en fait une anthropogenèse dont le Valais devient un maillon essentiel. La République

²² *Lettres sur la Suisse*, op. cit., p. 34.

de Genève, que visite Claire dans la lettre 5 de la 6^e partie, complète le raisonnement.

Claire refuse, elle aussi, la description géographique ou le pittoresque du récit de voyage au bénéfice des Genevois: «je ne te dirai rien de l'aspect du pays²³», écrit-elle à sa cousine. Comme les Montagnons, les Genevois rapportent chez eux «les vices des pays où ils ont vécu» et ils «imitent les grands airs des étrangers²⁴». Toutefois, la République de Genève a su garder des mœurs intègres, les livres y sont choisis et lus avec profit, et les femmes y sont «moins coquettes que sensibles²⁵». Malgré cette probité affichée, les Genevois constituent – tels qu'ils apparaissent dans *La Nouvelle Héloïse* – le maillon suivant de cette anthropogenèse: ils vivent du commerce. Il est vrai que Claire, si elle prête aux Genevois une grande avidité, leur concède la qualité de ne «guère aller à la fortune par des moyens serviles et bas» et de point aimer «s'attacher aux grands et ramper dans les cours», car «l'esclavage personnel ne [leur] est pas moins odieux que l'esclavage civil²⁶». Cependant la dégénérescence est installée: «plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, et laissent à leurs enfants pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis²⁷.» Genève se situe encore dans une phase intermédiaire, dépassée depuis longtemps par Paris.

Rousseau ne consacre pas moins d'une douzaine de lettres, dans la seconde partie, aux aventures de Saint-Preux dans la capitale française. La critique de Rousseau envers la corruption de Paris, reprise dans l'*Émile*, est bien connue et nous n'y reviendrons pas dans le détail. La société parisienne marque une étape significative de la marche de l'homme vers l'imbécillité et le malheur: «Il semble que tout l'ordre des sentiments naturels soit

²³ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 657.

²⁴ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 658.

²⁵ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 660.

²⁶ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 661.

²⁷ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 662.

ici renversé²⁸.» Age de malheur de l'humanité, partiellement évoqué à la fin du *Second Discours*:

De l'extrême inégalité des Conditions et des fortunes, de la diversité des passions et des talents, des arts pernicieux, des Sciences frivoles, sortiraient des foules de préjugés, également contraires à la raison, au bonheur et à la vertu [...]²⁹.

Ainsi les recherches de Rousseau, présentées comme étant «seulement [...] des raisonnements hypothétiques et conditionnels³⁰» dans le préambule du *Second Discours*, deviennent-elles ici de véritables raisons, prouvées par l'évocation de trois étapes successives de l'histoire de l'humanité. Si la certitude de la preuve peut pâtir de l'aspect phénoménologique de l'observation, contre lequel Rousseau met en garde, elle n'en conserve pas moins sa force de conviction et sa valeur démonstrative. Les conjectures peuvent ainsi devenir raisons. Voir par soi-même, comme le font les voyageurs de *La Nouvelle Héloïse*, permet aussi d'orienter la pensée vers la collectivité et d'inscrire le récit de l'expérience individuelle dans le cadre plus vaste de l'élaboration d'une anthropogenèse spéculative et inductive, doublée d'une ethnologie critique avec le tour du monde de Saint-Preux.

Une ethnologie critique et une insularité d'élection

Le voyage de Saint-Preux fait l'objet de la lettre 3 de la 4^e partie et précède son retour auprès de Julie. Rousseau imagine de faire de Saint-Preux un des compagnons de l'amiral Anson et de montrer ainsi la justesse de sa réflexion sur la variabilité des relations de voyages³¹. Saint-Preux ne consacre qu'une seule lettre à un long périple de plusieurs années et ne se conforme pas à la

²⁸ *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 266.

²⁹ *OC* III, p. 190.

³⁰ *Discours sur l'origine de l'inégalité*, *OC* III, p. 133.

³¹ Le *Voyage de l'amiral Anson* parut à Londres en 1745. En 1757, Rousseau demanda à Mme d'Épinay de lui procurer un exemplaire de la traduction de ce texte par Richard Walter, éditée à Genève en 1750. Le *Voyage d'Anson* figure également au tome XI de l'*Histoire générale des voyages* de Prévost, publiée en 1753.

tradition du genre. De ses quatre années de découverte du monde, Saint-Preux se «contente» de donner à Claire «une légère idée, plus pour exciter que pour satisfaire [sa] curiosité³²», dans l'attente d'une occasion plus commode, qui ne se trouvera jamais. Le début de la lettre promettait beaucoup:

[...] j'arrive des extrémités de la terre [...]; j'ai passé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémisphères; j'ai vu les quatre parties du monde [...]³³.

mais, en dépit de l'insistante répétition de la formule «j'ai vu», aucune réelle description ne vient enrichir ce pseudo-récit de voyage. Saint-Preux prend ici l'exact contre-pied d'Adanson et de son récit de voyage au Sénégal.

Partout où débarque Saint-Preux, c'est pour constater les méfaits de l'expansionnisme européen. De l'Amérique méridionale, les Européens ont fait un «désert pour s'en assurer l'empire³⁴»; les «peuples misérables³⁵» du Brésil extraient l'or et les diamants qui enrichissent le Portugal et l'Angleterre; le Mexique et le Pérou sont peuplés d'habitants «accablés de fers, d'opprobres et de misères au milieu de leurs riches métaux³⁶»; les contrées de l'extrême de l'Afrique semblent destinées à «couvrir la terre de troupeaux d'esclaves³⁷». Rousseau, à la suite de Montesquieu et d'Helvétius, dénonce l'esclavage des Noirs:

À leur vil aspect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur et de pitié, et voyant la quatrième partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme³⁸.

Partout la même image de désolation, partout l'Europe transportée au-delà de ses frontières. Les voyages et les échanges entre les nations ont aboli les différences et laminé les spécificités,

³² *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 412.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 413.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 414.

³⁸ *Ibid.*

générant une uniformité culturelle exportée hors du vieux continent:

À mesure que les races se mêlent et que les peuples se confondent, on voit peu à peu disparaître les différences nationales qui frappaient jadis au premier coup d'œil³⁹.

Purement négatifs, les effets des déplacements se voient ici réduits aux méfaits de l'expansionnisme européen. La virulence de la critique du système colonial annonce certaines pages de l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal (1770) ou du *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot, pour une fois pas si éloigné de Rousseau... Dans la compagnie d'Anson, Saint-Preux découvre combien l'homme est perfectible, jusqu'au point de s'en rendre méconnaissable, jusqu'à transporter la guerre sur le vaste océan:

J'ai vu [...] deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre le fer et les flammes. Dans un combat assez court j'ai vu l'image de l'enfer⁴⁰.

Poursuivi par les formes modernes de l'Apocalypse, Saint-Preux découvre cependant deux territoires protégés, deux îles merveilleuses: Juan Fernandez et Tinian. De ces deux îles, pourtant minutieusement décrites par Anson dans sa relation, Rousseau ne retient aucune description, aucune évocation d'une faune et d'une flore remarquables. Il «préfère», dit Marc Eigeldinger, «se livrer à des considérations éthiques sur les avantages de l'insularité⁴¹». Ces deux terres, surgissements de l'insularité mythique de Rousseau, obéissent à deux mouvements complémentaires: l'élan vers les autres et le repli sur soi. Juan Fernandez, île du Pacifique où vécut Alexandre Selkirk, le modèle de Robinson Crusoé, semble à Saint-Preux une terre idéale pour fixer un peuple paisible et doux, pour «servir d'asile à l'innocence

³⁹ *Émile*, OC IV, p. 829.

⁴⁰ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 414.

⁴¹ *Jean-Jacques Rousseau, univers mythique et cohérence*, op. cit., p. 141.

et à l'amour persécutés⁴²». Les Européens décident cependant de ne pas s'y installer et d'en interdire l'accès. Mais lorsqu'il «surgit» à Tinian, la seconde île vierge, Saint-Preux ne l'associe plus à un destin collectif, mais seulement au sien propre, car il y reconnaît une représentation exemplaire de son exil: «Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point; ne suis-je pas désormais partout en exil?»⁴³ Saint-Preux, comme Rousseau, se voit très bien dans la peau d'un Robinson volontaire et non contraint, investissant un espace pour s'y installer définitivement, donnant par là-même au voyage son véritable sens. Ainsi que le rappelle Marc Eigeldinger, «l'île n'est pas pour lui l'objet d'une aventure ou d'une étape dans une conquête, mais l'habitation idéale dans laquelle son imagination n'a cessé de projeter ses désirs et ses chimères»⁴⁴. L'anthropologie s'affirme alors comme nécessité intérieure. Après avoir dénoncé l'ethnocentrisme européen et l'ethnocide colonial, Rousseau évoque avec nostalgie un univers mythique, un retour aux origines réalisé à Clarens, comparé à l'île de Tinian, et plus encore accompli dans l'Élysée: «Ô Tinian, ô Juan Fernandez! Julie, le bout du monde est à votre porte!»⁴⁵ «Qui souhaitera désormais voyager?», s'interroge Jean Starobinski, «la suffisance de Clarens va jusqu'à reproduire la parfaite image de l'origine»⁴⁶.

Avec le désir d'insularité et la quête d'une solitude d'élection, Saint-Preux, comme Rousseau, aspire à s'installer «dans le lieu par excellence où il est possible de vivre dans l'indépendance et le contentement de soi»⁴⁷. Ici se confondent anthropologie et histoire individuelle. On ne voyage que pour mieux se retrouver chez soi. Alain Guyot rappelle, fort justement, que Rousseau fut un lecteur attentif de Béat-Louis de Muralt, qui privilégie le goût de la retraite et de la solitude et «présente le voyage, non plus comme

⁴² *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 413.

⁴³ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 414.

⁴⁴ Jean-Jacques Rousseau, *univers mythique et cohérence*, op. cit., p. 151.

⁴⁵ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 471.

⁴⁶ Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 137.

⁴⁷ Marc Eigeldinger, op. cit., p. 143.

une activité pédagogique, mais comme un pernicieux *divertissement* au sens pascalien du terme⁴⁸». Les *Lettres sur les Anglais et les Français, et sur les voyages* (1725) influencèrent très certainement la réflexion de Rousseau, qui ne semble aborder la question de la nécessité du voyage que pour la nier. Faut-il alors en conclure qu'il convient de s'abstenir de voyager? «Pas du tout», répond Yves Vargas à cet apparent paradoxe rousseauiste, «il y a un fond naturel au voyage, ce n'est pas le loisir ou l'étude, c'est la migration [...]. Le voyageur est un fuyard qui cherche un lieu de paix⁴⁹.» Tel apparaît bien Saint-Preux, possédé par un amour désespéré, qui se transporte au bout du monde en pure perte, pour n'y trouver que lui-même:

J'ai fait le tour entier du globe et je n'ai pu vous échapper un moment. [...] partout où l'on se porte avec soi l'on y porte ce qui nous fait vivre⁵⁰.

Voyager dans *La Nouvelle Héloïse* répond ainsi à une double nécessité: épistémologique et romanesque. En dépit de la défiance manifeste de Rousseau envers les relations de voyages, suspectes par la médiation inhérente à la subjectivité de l'observateur, celui-ci traite les déplacements de ses personnages dans la continuité de la démarche réflexive amorcée dans le *Second Discours*. Alors que la pure spéulation ne peut produire que des raisonnements conditionnels, l'observation précise de réalités bien identifiées autorise les conjectures à devenir des raisons. Cette transmutation de l'hypothèse en preuve atteste du caractère inductif de l'entreprise rousseauiste. En effet, la démonstration répond plus à des attentes et à des présuppositions qu'elle ne se conforme strictement aux données objectives. La divergence d'opinion sur le Valais le prouve aisément. Les Valaisans édéniques de Rousseau ne seraient-ils qu'une version primitive des sauvages Nambikwaras de

⁴⁸ Alain Guyot, «Bernardin de Saint-Pierre: du voyageur récalcitrant au voyageur immobile», *Revue des Sciences humaines, Homo viator, le voyage de la vie (XV^e-XX^e siècles)*, n° 245, janvier-mars 1997, p. 124.

⁴⁹ Yves Vargas, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, P.U.F., 1995, p. 248.

⁵⁰ *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. 412.

Lévi-Strauss et de son «Éden néolithique⁵¹», selon la formule de David Pace? Une telle démarche aurait même, expose Béatrice Wagaman, influencé Bougainville dans sa description enthousiaste de Tahiti. Considérés ainsi, les voyages de *La Nouvelle Héloïse* participent d'une anthropologie spéculative et inductive, qui ne peut être autre, dans la mesure où elle se veut surtout une anthropogenèse. Le triste constat de Saint-Preux, pendant ses périples avec l'amiral Anson, de quelques aboutissements de la perfectibilité de la nature humaine confirme l'analyse du *Second Discours*.

Mais *La Nouvelle Héloïse* est avant tout un roman dont les voyages servent la logique dramatique. Le Valais, Tinian et Juan Fernandez apparaissent, chacun à leur manière, comme des schémas préparatoires de Clarens. Même si les voyages déçoivent, Saint-Preux et Rousseau échappent au scepticisme désabusé par la certitude qu'il existe des lieux originels, préservés et reproductibles dans une insularité mythique. Tinian se reflète dans Clarens, dans l'Élysée et dans l'île de Saint-Pierre. Les voyages mettent également en évidence la force du sentiment amoureux, que rien ne saurait éradiquer de l'âme vertueuse et sensible. Voyager et revenir semblable, c'est laisser éclater la puissance de ses inclinations. Le père de Rousseau, Saint-Preux et Émile ne se déplacent que pour mieux affirmer la persistance de leurs engagements. «Les voyages accomplis par les héros de *La Nouvelle Héloïse*», écrit Sarga Moussa, «[...] certes déceptifs, ont pourtant été nécessaires, par cela même qu'ils leur ont permis de prendre conscience que chaque homme est maître de son bonheur – ou de son malheur⁵².»

«Il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas», écrit Saint-Preux, tant est grande l'incomplétude de la nature humaine. Voyager pour trouver sa terre d'élection ne peut que ramener à soi-même, à

⁵¹ Formule citée par Béatrice Wagaman, «Imaginaire rousseauiste, utopie tahitienne et réalité révolutionnaire», *op. cit.*, p. 221.

⁵² Sarga Moussa, article «Voyage», *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, publié sous la direction de R. Trousson et F.S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996, p. 936.

l'impression d'une nostalgie que seul peut consoler l'imaginaire mythique, tant il est vrai que «le pays des Chimères en ce monde est le seul digne d'être habité⁵³».

Geneviève GOUBIER-ROBERT
Université de Provence
(Aix-Marseille I)

⁵³ *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 693.

